

ordres pour que mon passage à Toulon ne fût l'objet d'aucune réception officielle, avec coups de canon, autorités à la porte de la ville, troupes faisant la haie, cérémonie banale, assommante pour tous, que j'avais déjà subie je ne sais combien de fois. Le ministre me l'avait promis, et, fort de cette assurance, j'arrivais tout tranquillement dans ma berline, lorsque peu après les gorges d'Ollioules, la vue d'un gendarme en vedette qui partit au galop dès qu'il aperçut ma voiture, me fit soupçonner une trahison. Sans hésiter, aussitôt le gendarme hors de vue, je sautai à bas de la voiture et, ordonnant à mon valet de chambre de continuer avec elle, je pris à pied, à travers champs, jusqu'à la rade. Je ne m'étais pas trompé dans ma supposition, car bientôt j'entendis les vingt et un coups de canon qui saluaient l'entrée de la caisse vide dans la bonne ville de Toulon, au milieu, sans doute, d'un « enthousiasme difficile à décrire », comme a dû dire, avec raison, cette fois le cliché officiel.

A mon arrivée à l'escadre Lalande, de gros événements se succédaient rapidement en Orient ; la reprise de la lutte entre la vieille Turquie et la jeune Egypte, créée par le génie de Méhémet-Ali, venait d'aboutir à la défaite définitive des Turcs à la bataille de Nézib, défaite bientôt suivie de la mort du sultan Mahmoud, le dernier des vigoureux autocrates de la race d'Othman. De ces complications et des rivalités qu'elles excitaient entre l'Angleterre et la Russie, grandes puissances orientales toutes deux, une

## VI

1839

En débarquant de la *Créole*, je reçus la douloureuse nouvelle de la mort de ma sœur Marie, duchesse de Wurtemberg. C'était notre premier deuil de famille, le premier vide dans cette nombreuse bande de frères et de sœurs si tendrement unis. Femme originale, spirituelle, nature aussi passionnée dans ses affections que dans ses antipathies, artiste jusqu'au bout des ongles, j'adorais ma sœur, et sa mort me causa un chagrin profond, qui attrista le court séjour que je fis au milieu des miens. Court séjour, en effet, puisque, débarqué en mars, je me retrouvais en juin à l'entrée des Dardanelles, attaché à l'état-major de l'amiral Lalande, commandant notre escadre du Levant.

En me rendant à ce poste, il m'était arrivé une petite aventure assez comique. J'avais prié M. Duchatel, alors ministre de l'intérieur, de donner des



action des flottes européennes pouvait surgir. Aussi pendant notre croisière des Dardanelles n'avions-nous qu'une pensée : mettre nos vaisseaux en mesure de faire bonne figure le cas échéant. J'ai raconté ailleurs<sup>1</sup> comment, sous la puissante volonté de l'amiral Lalande, nous arrivâmes à refaire une flotte de combat comme nous n'en avions plus eu depuis que la Révolution avait balayé du même coup la marine de Louis XVI, un corps d'officiers éminents et tout l'assemblage de traditions de discipline et d'instruction longuement acquises.

Le grand mérite de l'amiral a été de reconstituer ces traditions qui se sont enracinées et se conservent précieusement encore aujourd'hui. Et chose curieuse, singulier trait de caractère, s'il voulait les résultats, il n'en voulait pas les moyens. Cette militarisation de l'escadre ne fut pas obtenue sans peine. Toujours sous voiles, surmenés d'exercices violents et inaccoutumés, les équipages, démoralisés chaque jour par des accidents : morts d'hommes, bras et jambes cassés, n'arrivaient aux résultats exigés par le chef qu'en étant menés avec une extrême rudesse. Sur le vaisseau amiral, *le Iéna*, les châtimens corporels, si inutiles aujourd'hui, et par suite si justement abandonnés, étaient quotidiens. Mais l'amiral les ignorait, ne voulait pas même en entendre parler. Il laissait cela à son capitaine de pavillon, mon ami Bruat, officier de la plus grande énergie. Jamais je n'ai

1. *Etudes sur la Marine*. Michel Lévy, 1859.

entendu une parole de réprimande sortir des lèvres de l'amiral Lalande et je l'ai vu moi-même, une fois, furieux contre un de ses capitaines qui avait fait appel à son autorité disciplinaire. La scène vaut la peine d'être contée.

Ce brave capitaine, nommé Danican, commandait le vaisseau *le Jupiter* sur lequel j'avais pris passage à Toulon pour rejoindre l'escadre, et l'un de mes premiers devoirs fut de présenter à l'amiral le nouveau venu et son état-major. Ces messieurs se rangent en cercle dans la grande chambre autour du commandant Danican armé en guerre, tricorne à la main et ceinturon de sabre haut bouclé sur son petit ventre. On attend. Le père Danican, comme on l'appelait familièrement, un vieux de la vieille dont une rue de Saint-Malo porte le nom, avait les plus beaux états de service, avec cette note particulière d'avoir été porté comme tué dans un combat avec les Anglais. Atteint d'un bisciaïen dans le ventre, resté sans connaissance et rangé parmi les morts qu'on enregistrait avant de les jeter successivement à la mer après le combat, on le balançait déjà pour l'envoyer par-dessus le bord, lorsqu'un camarade cria : « Attendez ! laissez là Danican, nous lui ferons une cérémonie ! » cérémonie à laquelle le vieux Breton dut la vie, mais qui n'adoucit pas son caractère peu endurant de strict disciplinaire. Aussi vis-je dans son œil, comme l'amiral entra souriant, sautillant, avec un : « Bonjour, Danican ! Bonjour, messieurs, » banal, qu'il allait y avoir une scène. « Amiral ! s'écria-t-il d'une voix de



tonnerre, j'ai l'honneur de vous présenter l'état-major du vaisseau *le Jupiter* et je profite de l'occasion, amiral ! pour vous dire qu'il est impossible d'être plus mécontent que je ne le suis de tous ces messieurs ! » La tirade fut terminée par un geste violent de son tricorne pendant que le corps d'officiers immobile regardait par terre. Un aérolithe tombant du ciel n'eût pas plus foudroyé l'amiral que ce discours. Jamais je ne vis homme plus décontenancé, il battait ses talons, riait d'un rire forcé, et ne trouvant pas un mot à dire, balbutiait quelques paroles sans suite : « J'aime à croire... mon cher Danican, ... le sentiment du devoir... ces messieurs ! » Nous mîmes fin à cette scène pénible par de grands saluts de congédiement et tout le monde s'en alla furieux, les officiers contre le commandant, celui-ci contre le chef qui n'était pas venu au secours de la discipline, l'amiral contre tout le monde et peut-être contre lui-même. Eternel résultat de la faiblesse, de ne satisfaire personne, car cette popularité était une faiblesse chez ce chef éminent, et sous d'autres rapports si respecté. Cette même faiblesse l'a conduit à finir ses jours député incolore.

Je suis resté six mois en croisière devant les Dardanelles, d'abord sur le *Iéna* et ensuite sur la *Belle-Poule*, venue pour rejoindre l'escadre et dont j'avais pris le commandement ; six mois qui, en dehors de la routine et des devoirs du métier, ne furent pas d'une gaieté folle. Nous voyions bien tous les matins le soleil se lever sur le mont Ida, mais pas l'ombre

de déesses ! C'est à peine si dans les courts entr'actes de nos exercices, de nos croisières entre le cap Baba, les îles de Ténédos, Lemnos, Imbro, nous allions mettre pied à terre à l'abattoir du fournisseur de l'escadre, irrévérencieusement appelé *Charognopolis*, pour une excursion aux ruines de Troie, une chasse aux bécassines, dans les marais du Simois, ou la poursuite d'un lièvre sur le tombeau de Patrocle.

Cependant cette monotonie fut interrompue par l'apparition de la flotte turque, que nous vîmes, forte de quarante voiles, déboucher des Dardanelles, naviguant en désordre, poussée par une forte brise et offrant un spectacle grandiose. Nous allâmes nous mettre en travers devant elle, en saluant le capitain pacha, qui, de son côté, ordonna à sa flotte de mettre en panne, mouvement exécuté au milieu d'une magnifique confusion. Aussitôt un vapeur s'approcha du *Iéna*. Il portait le commandant en second de la flotte, Osman-Pacha, chargé par le capitain pacha de proposer une entrevue à l'amiral Lalande. Celui-ci accepta, m'emmena avec lui et nous passâmes sur le bateau turc.

Pendant le trajet vers le vaisseau du capitain pacha, Osman-Pacha nous fit descendre dans la cabine, ferma mystérieusement toutes les portes et avec le concours d'un jeune drogman arménien, nous raconta une longue histoire, que je résume en deux mots. Selon lui, Constantinople était à feu et à sang. A la mort du sultan Mahmoud, Kosrew-Pacha simple agent russe, s'était emparé du pouvoir. Rien ne lui coûtait

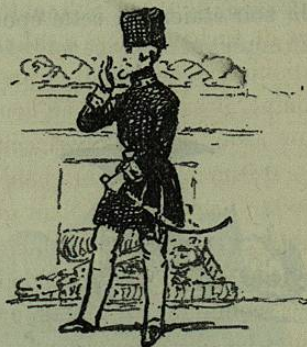


pour s'y maintenir ; les têtes de tous les vrais Turcs, de tous les vrais musulmans, tombaient par centaines. Le chef de la religion lui-même, le Scheik-Islam, n'avait pas été épargné. Pour avoir refusé de sacrer le nouveau sultan tant qu'il ne se coifferait pas du turban vénéré d'Othman, au lieu du *fez* révolutionnaire, on l'avait étranglé à minuit, en grande pompe, il est vrai, et au bruit des salves d'artillerie dues à son rang. (Pauvre consolation ! pensai-je.) La tête d'Osman-Pacha lui-même et celle de son chef, le capitain pacha, ne tenaient qu'à un fil. Aussi l'un et l'autre s'étaient-ils résolus, au lieu de combattre Méhémet-Ali, comme tout le monde le croyait, à faire cause commune avec lui, pour unir en un seul faisceau toutes les forces musulmanes, et faire une de ces concentrations, rêves de tous les temps et de tous les pays déchirés par les révolutions. En bon français, les deux chefs entraînaient à son insu la flotte dans une défection destinée à sauver leurs têtes. Ils demandaient à l'amiral son approbation qu'il refusa, puis un navire de guerre français pour les accompagner, comme une sorte de bateau de sauvetage qu'il promit, et surtout qu'aucun mot, aucun geste, aucun regard ne trahit pendant la visite que nous allions faire le secret que l'on nous confiait.

Nous passâmes alors sur le vaisseau du capitain pacha, où la réception fut bien orientale, avec son mélange de pompe et de duplicité, nous seuls possédant le secret de ce chef, qui allait trahir, au milieu de la foule des courtisans, des officiers et représen-

tants étrangers qui l'entouraient. Sans compter qu'en traversant les batteries du vaisseau nous avons vu les canonniers turcs fumer la pipe à côté de piles de gargousses déposées entre les pièces ! Spectacle très oriental aussi et peu rassurant.

Le soir, la flotte turque disparut à l'horizon et je ne trouve plus dans ma mémoire, comme souvenir de cette époque, que celui d'une reconnaissance de la côte



nord des Dardanelles et de la presqu'île comprise entre Gallipoli et le golfe de Saron, reconnaissance que je fis avec quelques officiers, sous couleur de partie de chasse, à bord d'un bateau turc appelé un *sakolève*, en vue d'une occupation militaire éventuelle de cette presqu'île. Peut-être les notes recueillies dans cette expédition ont-elles servi en 1854, lors de l'occupation de Gallipoli, au début de la guerre de Crimée.

Dans le courant de l'automne, je vis pour la première fois Constantinople, le plus saisissant des paysages. Et tout d'abord ce qui me frappa le plus, ce furent les couchers de soleil sur cette ville immense. Rien ne peut donner une idée de leur splendeur quand les tours, les mille mosquées de Stam-



boul se découpaient comme de vagues apparitions dans une brume légère, dorée par le soleil. On eût dit une ville enchantée, toute en palais aériens suspendus dans les espaces célestes. Ces légères vapeurs du soir étaient, à cette époque, d'une transparence



idéale, qu'aucune fumée ne venait ternir ; les usines, les paquebots qui couvrent aujourd'hui Constantinople d'un panache noir étaient alors inconnus. Au lieu de bateaux à vapeur, c'était ces ravissants caïques

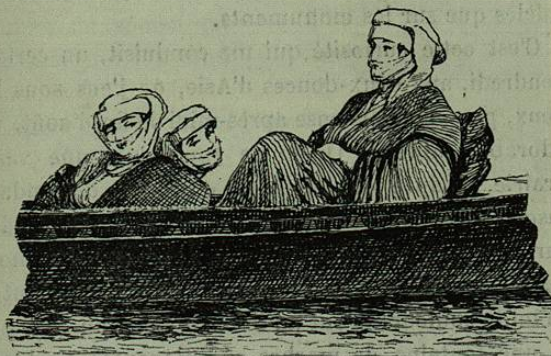
chargés de passagers aux costumes éclatants, glissant en silence et par milliers au milieu d'un sillage de paillettes étincelantes. Rien n'effacera ce spectacle de ma mémoire.

Parmi ces caïques, si particuliers au Bosphore, il en était un que je rencontrai plusieurs fois et que d'ail-



leurs tout le monde connaissait : c'était celui d'une sœur de feu le sultan Mahmoud, célèbre à Constantinople par ses passions amoureuses, une sorte de Mar-

guerite de Bourgogne, dont plusieurs avaient payé de leur tête les faveurs passagères. Trois rameurs, trois magnifiques gars aux longues moustaches blondes, à la peau blanche, aux formes athlétiques, à peine recouvertes d'un caleçon blanc et d'une chemise de gaze de soie rayée faisaient voler sur l'eau le caïque de

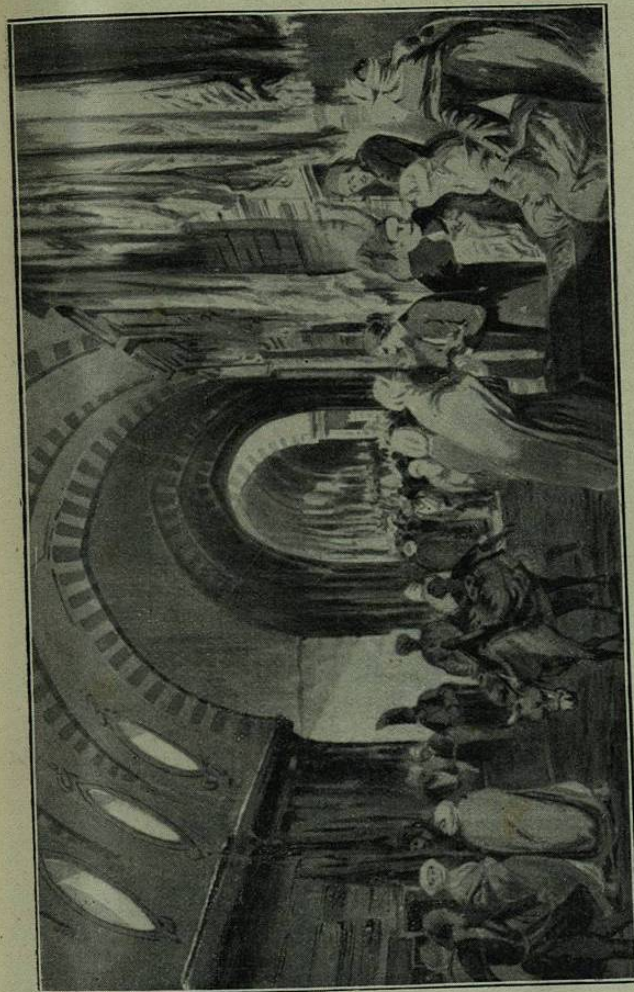


leur maitresse, une grande femme à œil perçant et à tournure aristocratique, toujours assise entre deux ravissantes demoiselles d'honneur. Je dis ravissantes parce que la femme turque, quand elle n'est pas observée, qu'elle se sait jolie et qu'elle rencontre des yeux dont il lui plaît d'exciter l'admiration, trouve toujours moyen de permettre à ses voiles les plus agréables indiscretions. Aussi étais-je toujours sur le qui-vive pour tâcher d'apercevoir le caïque de la sultane. Il faut dire que j'arrivais de croisière, après de longs mois passés sur nos vaisseaux dans une solitude guer-



rière ; aussi, bien que Sainte-Sophie avec son immensité, sa légende, m'eût frappé comme l'édifice le plus profondément religieux entre tous, impression que la vue de Saint-Pierre de Rome et de la cathédrale de Séville n'ont pas effacée, mon attention et ma curiosité se portaient-elles bien plus sur les représentants terrestres des houris promises aux fidèles que sur les monuments.

C'est cette curiosité qui me conduisit, un certain vendredi, aux eaux-douces d'Asie, où j'eus sous les yeux, par une délicieuse après-midi de fin d'août, un adorable tableau. Qu'on se représente une vaste prairie, coupée de bouquets d'arbres, descendant jusqu'aux eaux bleues et rapides du Bosphore, bordée sur l'autre rive de collines boisées parsemées de mosquées, de minarets, de maisons de campagne peintes de mille couleurs. Tout au bord de l'eau un kiosque et une fontaine de marbre aux élégantes ciselures et, autour du kiosque, une espèce de promenade ombragée de grands platanes. Une centaine d'arabats, pomponnés et empanachés, dételés dans la prairie, avaient déposé sous les platanes une armée des plus élégantes parmi les femmes turques, les unes assises au bord de l'eau, les autres autour de la fontaine, quelques-unes promenant de superbes enfants, d'autres suivant de petits pachas montés sur des poneys que conduisaient des eunuques. Avec la richesse du paysage, la lumière vraiment orientale, la variété et l'éclat des costumes le coup d'œil d'ensemble était féerique. Nous tenions à étudier les



N<sup>o</sup> 19. — CONSTANTINOPLÉ. — Le grand bazar.



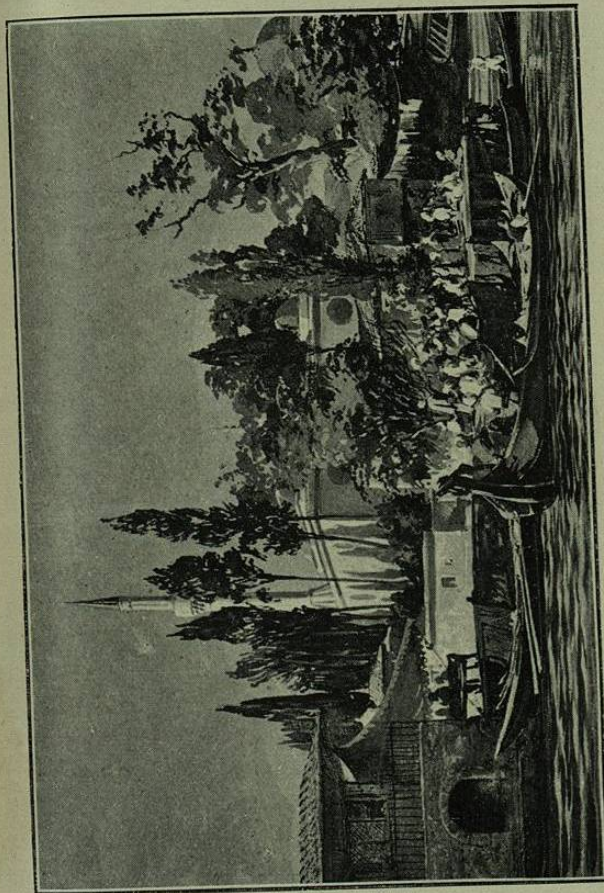
détails de près. Une haie de soldats empêchait d'approcher de la partie du bois de platanes réservée aux femmes. Mais madame l'ambassadrice et ses filles, venues en même temps que nous, y pénétrant de droit, nous nous hâtâmes de les suivre. L'officier commandant la garde voulut d'abord nous en empêcher; toutefois après un colloque avec le drogman de l'ambassade, il se contenta de nous demander de traverser vite. Les dames de l'ambassade s'étant assises au milieu des dames turques, nous fîmes comme elles, et malgré les gros yeux, des eunuques, la curiosité aidant de part et d'autre, jointe à un peu de coquetterie, nous passâmes là des heures absolument charmantes. Beaucoup de jolies femmes, et en plus le plaisir du fruit défendu! Plus de voiles, plus de feredjés; nous pouvions examiner à loisir des costumes ravissants.

Quand je dis qu'il n'y avait plus de voiles, je ferais mieux de dire qu'il n'y en avait qu'un semblant, une mentonnière de gaze laissant les yeux, les sourcils, le nez à découvert et si transparente sur la bouche, quand celle-ci était jolie, que ce qu'elle laissait deviner était une coquetterie de plus. Toutes ces femmes bavardaient, mangeaient, s'amusaient, les unes assises, les autres couchées, allant et venant rôdant autour des dames de l'ambassade pour détailler, elles aussi, leurs costumes. Ah! si la photographie instantanée avait existé ce jour-là, quel nombre infini de groupes charmants et pittoresques n'eût-elle pas saisis! Je me hasardai bien à faire en cachette



quelques croquis rapides, mais trop d'yeux m'observaient et c'était abuser de la tolérance dont nous étions l'objet. Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle exceptionnel qu'on ne verra plus, maintenant que les dames turques ont adopté les modes européennes, la bottine, le jupon et le corset, le corset menteur !

Mais toute bonne chose a un terme, et puis, à mesure que la journée s'avancait, une inquiétude nous gagnait. Un gros nuage de fumée noire s'élevait dans le ciel au-dessus de Constantinople et grandissait sans cesse ; évidemment c'était un incendie. Dans ce pays où, sauf les mosquées et de rares édifices, toutes les constructions sont en bois, les incendies sont choses terriblement graves. Était-ce Stamboul ou Péra et avec Péra notre hôtel, qui flambait. Emportés par les vigoureux coups d'avirons de nos *caïqchis*, aidés par le courant, nous descendîmes rapidement le Bosphore, débarquâmes à Dolma-Batché et grimpâmes à la course la colline du Champ-des-Morts. Le spectacle que j'y vis était saisissant. Tout le quartier appelé Kassim-Pacha qui se trouvait en bas, entre Péra et Galata était en feu. Plus de trois cents maisons étaient déjà brûlées ; toutes ces maisons de bois, enflammées par les flammèches, pétillaient comme des fagots et on voyait l'incendie s'étendre comme une tache d'huile. A cinquante maisons en arrière de celles qui brûlaient, on déménageait, on jetait les portes, les fenêtres, les meubles dans la rue, sans crier gare. En approchant du foyer, on rencontrait un ramassis de



N<sup>o</sup> 30. — LE BOSPHORE. — Échelle de Béchik-Tasch.